

Catherine d’Humières

Université de Cergy-Pontoise

Entre mythologie et sociologie: la sirène voyageuse chez Benedetti, Mujica Láinez et Sampedro

L’une des fonctions premières des mythes est la reproduction de la réalité sous une forme imagée qui permet la conceptualisation de l’idée, sans avoir besoin de recourir à un discours philosophique. Tout au long de son œuvre, Mircea Eliade explique et répète que le mythe a toujours eu un rôle créateur puisqu’il tend à reproduire les gestes des dieux. “ La pensée symbolique [...] est consubstantielle à l’être humain: elle précède le langage et la raison discursive. Le symbole révèle certains aspects de la réalité [...] qui défient tout autre moyen de connaissance. ”¹ Depuis des millénaires, les mythes alimentent ainsi notre capacité créatrice : ils permettent de déguiser la réalité et, en même temps, d’insister sur elle, de la montrer. De par leur origine obscure, ils ne sont jamais totalement déterminés, et chaque époque peut les utiliser à sa manière, selon sa sensibilité et ses préoccupations profondes. C’est bien le cas de la sirène, l’une des créatures hybrides mythologiques les plus anciennes, qui a beaucoup évolué au cours des siècles, s’enrichissant de traits particuliers qui lui étaient étrangers au départ comme, par exemple, la fameuse queue de poisson avec laquelle nous l’imaginons tous à présent. La sirène actuelle comporte une hybridité à plusieurs facettes parce qu’elle est issue d’une multitude d’influences diverses, parmi lesquelles se détache clairement celle du conte d’Andersen qui a contribué à faire d’elle une jeune fille silencieuse, désemparée et solitaire, égarée dans le monde des hommes. Nous nous attacherons ici à étudier cette figure à travers trois récits d’auteurs de langue espagnole qui, pour une part, évoquent

¹ Mircea Eliade, *Images et symboles, essai sur le symbolisme magico-religieux* (Paris : Gallimard, 1952), p. 13.

l'étrange nature de la sirène, ce qui fait d'elle un être à part, symbole de l'Autre, de l'étranger qu'il est difficile de comprendre à cause de son extrême différence, et, d'autre part, la considèrent comme le symbole de l'éternel voyageur ou de l'émigrant perdu dans un monde qu'il a du mal à intégrer. Il nous a semblé intéressant de dégager les éléments qui ont permis la transformation de l'un des monstres les plus connus de la mythologie grecque en un être emblématique des problèmes de notre société.

D'une tradition à l'autre

La première référence aux Sirènes se trouve au chant XII de *L'Odyssée*. Homère ne les décrit pas : il se contente d'évoquer leur voix enchanteresse et la prairie côtière où elles vivent, parsemée d'ossements et de corps en décomposition. Il s'agit donc bien de monstres dévorants, incarnation des dangers qui guettent les navigateurs, mais rien n'est dit sur leur apparence. Ce sont les écrivains postérieurs² qui en ont fait une description plus détaillée : pour Apollodore comme pour Ovide, les Sirènes que dut affronter Ulysse, étaient clairement des créatures à tête de femme et corps d'oiseau. Annie Lermant-Parès, souligne le fait que, dans l'Antiquité, elles “appartiennent à la fois au monde souterrain des Enfers, au monde céleste de la musique et à l'univers marin des navigateurs.”³ En outre, d'après Apollodore, elles sont filles d'une Muse et d'Achéloos, fleuve d'Étolie qui se jette dans la mer Ionienne, ce qui les lie aux eaux douces aussi bien qu'au monde marin et permettra de nombreux développements ultérieurs, les Sirènes gardant toujours une relation étroite avec l'élément aquatique. C'est sans doute ce qui explique la plus connue de leurs métamorphoses.

En effet, la figure que nous connaissons actuellement est celle de la sirène à queue de poisson. On suppose que ces créatures hybrides,

² Voir notamment les *Argonautiques*, d'Apollonios de Rhodes (III^e siècle avant J.-C.), IV, 885-922.

³ Annie Lermant-Parès, “Les Sirènes dans l'Antiquité”, in *Dictionnaire des mythes littéraires* (Paris : Le Rocher, 1988), p. 1289.

aquatiques et non plus aériennes, qui ont fini par s'imposer dans notre imaginaire, sont en réalité issues d'une autre tradition nordique, ou peut-être germanique. Il est possible d'ailleurs qu'une divinité celtique des sources ait également fusionné avec ce personnage, et en ait modifié l'apparence. Il semble bien, en tout cas, que ce soit le Moyen-Âge qui ait procédé à cette transformation radicale puisque, aussi bien dans l'iconographie que dans les récits de cette époque, la sirène est presque systématiquement dotée d'une queue de poisson. Cela contribue à en faire une figure polymorphe⁴, donnant ainsi aux écrivains qui ont choisi de la mettre en scène un choix original de traits caractéristiques adaptables à des fictions fort différentes les unes des autres.

A ce stade, il me semble indispensable de citer la nouvelle " *Undine* " de l'écrivain allemand Friedrich de La Motte Fouqué où la notion de " déplacement " apparaît de façon très prégnante puisque la jeune ondine quitte les bords du lac où elle a été élevée pour suivre, vers son château des bords du Danube, le chevalier dont elle est tombée amoureuse et qu'elle a épousé. Hélas, il lui sera difficile de survivre dans un univers dont elle ignore les règles et qui la considère vite comme un élément étranger et étrange. Cette nouvelle a eu une influence considérable – et discrète – puisqu'elle inspira le conte d'Andersen, si connu et si souvent copié. Et il faut reconnaître que c'est bien grâce à ce dernier, qu'ondine et sirène ont fusionné définitivement pour faire naître une créature hybride qui mêle dans son étrange nature quelques unes des caractéristiques des deux. C'est un exemple parfait de coalescence des mythes car on ne peut en aucun cas parler de substitution de la sirène par l'ondine, mais plutôt d'une véritable osmose. Actuellement, on ne conçoit plus vraiment la sirène avec un corps d'oiseau et, pour tous, maintenant, celles qui tentaient d'attirer Ulysse et ses compagnons avaient une queue de poisson et vivaient dans l'eau et non sur une prairie côtière. Leurs caractéristiques traditionnelles – chant, attirance, beauté – sont toujours d'actualité, mais elles se déclinent de

⁴ Pour en savoir plus sur l'évolution de la figure de la sirène dans la littérature, voir Catherine d'Humières, " La sirène dans la littérature européenne: d'un imaginaire mythique à l'autre ", *Figures mythiques. Fabrique et métamorphoses*, " Littératures " (Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2008), pp.117-133.

façon arbitraire pour permettre la création d'une figure nouvelle dans chaque fiction.

Il existe aussi des légendes qui présentent une sirène désireuse de se marier avec un homme et de l'emmener vivre dans son palais du fond de la mer, comme une " Ondine " à l'envers, une espèce de troisième tradition qui se retrouve dans de nombreux contes populaires. L'homme doit résister à son attirance ou à son amour parce qu'il ne pourrait pas survivre longtemps sous l'eau. A travers cette figure de sirène, si nettement reliée aux mystères de la mort et au pouvoir de séduction féminin, on retrouve toujours le mélange initial de sexe et de mort qui fascine tant dans la figure traditionnelle de la sirène.

L'utilisation récurrente d'une référence mythique ou légendaire permet donc d'exprimer la réalité d'une façon poétique. D'après Jorge Luis Borges, " la réalité peut être trop complexe pour la transmission orale; la légende la recrée d'une façon qui n'est qu'accidentellement fautive et qui lui permet de se perpétuer de bouche en bouche. " ⁵ A notre époque, la conscience du monstrueux est devenue plus importante que la victoire sur les monstres. Dans notre imaginaire moderne, si individualiste, le mythe, autrefois expression d'une pensée collective, prête quelques uns de ses éléments constitutifs – les mythèmes – pour donner corps à des sensations ou des préoccupations individuelles. Mais, en même temps, il devient écho ou reflet de notre société et de notre époque. La sirène est un exemple de l'évolution d'un ensemble de légendes, parfois bien différentes, qui tournaient autour des dangers que courait celui qui osait défier les divinités des eaux. C'est maintenant une figure essentiellement ambiguë, parce qu'elle a acquis un nouveau symbolisme qui lui permet de se faire expression de la différence et du désarroi ou de la dépression qui suit cette prise de conscience, comme si elle avait hérité de l'ondine l'impossibilité de s'insérer dans une communauté humaine malgré un désir fondamental.

⁵ " La realidad puede ser demasiado compleja para la transmisión oral; la leyenda la recrea de una manera que sólo accidentalmente es falsa y que le permite andar por el mundo de boca en boca. " Jorge Luis Borges, *Otras inquisiciones* (Buenos Aires : Emecé, 1960).

Altérité et exil

En ce qui concerne la figure qui fait l'objet de cette étude, ce qui différencie la littérature en langue espagnole de celles en langue française ou italienne, par exemple – qui font aussi partie de notre champ d'investigation – c'est que, de la notion d'altérité, de différence constitutionnelle, elle passe à la notion d'exil, de migration. Dans ce contexte la sirène devient voyageuse, différente des autres de par sa nature et son origine territoriale en même temps. Peut-être pouvons-nous avancer des raisons historiques dans la mesure où, depuis la Renaissance, la civilisation hispanique, dans le sens large du terme, s'est construite à partir de l'idée de voyage, volontaire ou obligé. Poussée par un désir de pouvoir, de richesses, de conquêtes, ou simplement de bien-être, par un exil politique, religieux ou économique, la population de langue espagnole compte parmi les plus mobiles. Il est vrai que, dans l'Espagne actuelle, la notion d'émigration est en train de se transformer en immigration avec tous les problèmes nouveaux que cela peut entraîner, mais, si l'on se replace au niveau de l'ensemble des pays hispaniques, ce n'est pas un sujet original et l'on comprend bien qu'il soit inscrit dans les tréfonds de l'âme de peuples marqués à jamais par le déracinement et tout ce qu'il peut comporter d'espoir, d'illusions ou, au contraire, d'échec et de malheur.

Pour cette étude, nous avons sélectionné deux nouvelles écrites par des auteurs sudaméricains qui nous semblent significatives pour illustrer notre propos. La première est “ *La sirena viuda* ” – “ La sirène veuve ” – de l'uruguayen Mario Benedetti, située au Danemark, terre d'Andersen, elle se passe autour de la fameuse statue de la petite sirène du port de Copenhague, et dans le cercle des exilés latinoaméricains. A une remarque du narrateur – qui pourrait être l'auteur lui-même – sur l'air mélancolique de la statue de la petite sirène, ces derniers répondent qu'elle se sent veuve depuis la mort, entre ses bras, par une nuit d'hiver, d'un exilé chilien qui était tombé amoureux d'elle. Amour immédiat, à première vue, mais qui grandit au fur et à mesure du temps, jusqu'à la décision de l'épouser et de mourir, gelé et nu, entre ses bras. “ Quand il apprit que la petite sirène, dans un passé à la fois proche et lointain, avait souffert de mépris, d'outrages et même de mutilations,

il trouva dans ce passé une nouvelle zone d'affinité avec sa propre et chaotique histoire.⁶ L'amoureux perçoit tant de points communs entre sa propre vie et ce qu'a vécu la petite sirène, aussi bien dans le conte d'Andersen que dans les tribulations de la statue du port, légende, qu'il se persuade d'avoir trouvé une âme jumelle, ce qui justifie amplement sa décision de s'unir à elle et de l'aimer jusqu'à en mourir de froid. Mais cette histoire ne reste pas au niveau d'un destin individuel, et c'est ce qui la rend particulièrement émouvante. Les immigrés la transposent au niveau collectif à l'unanimité puisque, à partir de la mort de leur camarade, ils considèrent la petite sirène comme l'une des leurs. " Une exilée de plus, immobile au bord de la mer, et qui rêve au retour."⁷ Ce récit déchirant, et qui, de plus, pourrait être vrai, met à l'écart certaines des caractéristiques du conte d'Andersen pour donner du relief aux sentiments que partagent tous les déracinés, volontaires ou non : le désarroi, la nostalgie et un sentiment d'échec qui se justifie par l'incompréhension du monde qui les entoure, incompréhension mutuelle, de la part de celui qui accueille aussi bien que de celui qui est accueilli, incompréhension due à la différence entre deux mondes, deux réalités parfois totalement différentes.

L'autre nouvelle est "*La sirena*" – " La sirène " –, de l'argentin Manuel Mujica Láinez, qui se situe dans le *Río de la Plata* et qui relate l'histoire d'une sirène solitaire à la recherche de l'amour et, plus précisément, d'un être semblable à elle, d'une âme jumelle. Ayant appris l'arrivée et l'installation d'étranges hommes blancs, elle laisse son territoire de la lagune d'Itapuá et entreprend un long voyage en nageant vers l'aval du fleuve, jusqu'aux alentours de Buenos Aires, mais c'est une profonde désillusion qui l'attend, car due à sa propre nature hybride. " Elle ne peut aimer un homme. Elle ne peut aimer un homme qui soit seulement un homme, ni un poisson qui soit seulement un poisson. "⁸

⁶ " cuando se enteró de que la sirenita, en lejanos y cercanos pretéritos, había sufrido escarnios, castigos y hasta mutilaciones, halló en ese pasado una nueva zona de afinidad con su propia y escarmentada historia. " Mario Benedetti, *La sirena viuda* (Madrid : Punto de lectura, 2000, 1 edición 1999), p. 174.

⁷ " una exiliada más, inmóvil junto al mar, que sueña con la vuelta. " *Ibid.*, p. 175.

⁸ " Ella no puede amar a un hombre. No puede amar a un hombre que sólo sea un hombre, ni a un pez que sea sólo un pez. " Manuel Mujica Láinez, " La sirena ",

Jusqu'à ce que, un beau jour, elle aperçoive un être semblable à elle sur la proue d'un bateau, sans voir qu'il ne s'agit pas d'un être de chair mais de bois. Elle monte jusqu'à lui et, en l'embrassant, se perce le cœur sur le trident qu'il tient à la main. Ce qui nous a paru le plus intéressant n'est pas la mort de la sirène, ni sa chute dans l'eau en tenant serrée dans ses bras la figure de proue qui lui ressemblait tant, mais plutôt sa voix, son chant d'amour au Neptune de bois qu'elle voulait séduire, et l'effet produit sur les marins déracinés qui l'entendent.

La sirène chante et les hommes se souviennent de leurs hameaux espagnols, des rivières familières qui murmurent dans les plaines fertiles [...], les tours en pierre qui se dressent vers le vol des hirondelles. Et ils se souviennent de leurs amours lointaines, leurs jeunesses envolées, les femmes qu'ils caressèrent à l'ombre des grands chênes, lorsque sonnaient flûtes et tambourins et que le bourdonnement des abeilles engourdissait les champs. Ils sentent le parfum du foin et du vin qui se mêle au bruit vélocé des rouets. C'est comme si une grande bouffée d'air de Castille, d'Andalousie, d'Estrémadoure, berçait les voiles et les bannières du roi.⁹

Le chant de la sirène porte en lui toutes les nostalgies, les souvenirs les plus intimes, cachés au cœur de l'aventure. Parce que ces terribles conquistadors sont aussi des exilés : beaucoup d'entre eux ont quitté leur terre poussés par la misère et le désir de trouver une vie meilleure hors de chez eux. Tous portent en eux le rêve éternel de l'émigrant : revenir vers les siens, riche et admiré. Dans ce contexte, la figure de la sirène voyageuse prend une dimension nouvelle, et se fait l'écho des nostalgies latentes dans le cœur de tout déraciné.

Misteriosa Buenos Aires, "Biblioteca la Nación" (Barcelona : Planeta, 2001, 1 edición: 1950), p. 18.

⁹ "Canta la sirena y los hombres recuerdan sus caseríos españoles, los ríos familiares que murmuran en las huertas, los cigarrales, las torres de piedra erguidas hacia el vuelo de las golondrinas. Y recuerdan sus amores distantes, sus lejanas juventudes, las mujeres que acariciaron a la sombra de las anchas encinas, cuando sonaban los tamboriles y las flautas y el zumbido de las abejas amodorraba los campos. Huelen el perfume del heno y del vino que se mezcla al rumor de las ruelas veloces. Es como si una gran vaharada del aire de Castilla, de Andalucía, de Extremadura, meciera las velas y los pendones del rey." *Ibid.*, p. 20.

La sirène voyageuse

Nous terminerons ce parcours avec un roman espagnol, *La vieja sirena* – La vieille sirène – de José Luis Sampedro, intéressant dans la mesure où l'on peut y découvrir tous les traits de l'évolution de la figure de la sirène dont nous avons parlé en première partie. En elle se mélangent les deux traditions mythiques : celle d'Homère et celle d'Andersen, le tout extrêmement modernisé. L'histoire se déroule entièrement dans l'Antiquité, au III^e siècle de l'ère chrétienne. Tout au long du texte, on trouve une multitude de références historiques, religieuses et mythiques entrelacées en une intrigue fort compliquée, mi-sentimentale, mi-politique. La sirène est, avant tout, une nomade malgré elle, une voyageuse qui aura sillonné une grande partie du bassin méditerranéen pendant les années de sa vie terrestre. C'est bien sûr également une femme attirante, qui séduit tous ceux qui l'approchent, mais elle ne dévore personne, et est le plus souvent victime de sa puissance de séduction. En outre, elle a souffert une terrible métamorphose, semblable à celle de la petite sirène d'Andersen, qui l'a transformée en femme et lui a laissé sa voix, mais l'a rendue amnésique et totalement ignorante du monde dans lequel elle a choisi de vivre. Comme la petite sirène du conte, elle n'est qu'amour, uniquement préoccupée du bien-être des autres, disposée à se sacrifier pour que l'homme qu'elle aime puisse être heureux. Si elle a bien perdu sa queue de poisson lorsque la déesse lui concéda deux jambes de femme, elle est toujours en relation physique avec la mer qui, d'ailleurs, exerce sur elle une étrange fascination. Sa prodigieuse chevelure qui “ serpente à chaque mouvement en de longues ondes comme d'une mer étale, [et] a le blond profond, fort et doux de l'ambre vieilli ”¹⁰, et ses yeux, entre verts et gris, couleur de la mer, justifient le fait que son amant lui ait donné le nom de *Glauca*. Si nous insistons sur cet aspect physique hors du commun, c'est parce qu'il fait d'elle un être différent, symbole de l'altérité, même dans un monde méditerranéen aussi mélangé que celui

¹⁰ “ que serpentea a cada movimiento en largas ondas como de mar tendida, tiene el rubio profundo, fuerte y dulce del ámbar antiguo ”, José Luis Sampedro, *La vieja sirena* (Barcelona : Debolsillo, 2005, 1^o edición: 1990), p. 19.

de cette époque-là : elle ne ressemble à aucun des peuples connus, elle parle toutes les langues qu'elle connaît – et elles sont nombreuses – avec un fort accent étranger, et elle ne vieillit pas. On peut alors comprendre qu'elle reste étrangère à tous ceux qui la cotoient : personne ne se reconnaît en elle, et les hommes qui s'attachent à elle le font parce que sa différence les fascine.

C'est aussi une figure d'éternelle exilée, comme la petite sirène d'Andersen et de Benedetti. Pendant des années, avant d'arriver à Alexandrie et de connaître le véritable amour, elle est passée d'une terre à l'autre, d'un compagnon à l'autre ou aux autres et, même sans souvenir de sa vie antérieure, elle s'est toujours sentie en dehors de son cadre naturel, consciente de venir d'ailleurs sans savoir d'où exactement. La révélation de ce passé mystérieux lui vient pendant une nuit de pleine lune, dans un endroit secret, refuge de son amour. mais le fait de savoir enfin qu'elle était une sirène n'atténue pas pour autant le sentiment de son exil, au contraire : elle se sait définitivement déracinée de par sa propre volonté. A la fin du roman, quand son amant décide de fuir Alexandrie, ils choisissent comme destination du dernier voyage, l'île d'où elle avait émergé des ondes, une fois devenue femme, comme un retour à la patrie d'origine. “ La raison qu'elle lui donne pour rester à Psyra, c'est de se retirer du monde en revenant à ses origines, afin de finir sa vie là où elle l'a commencée.”¹¹ En réalité, ce qu'elle désire, c'est demander à la déesse une nouvelle métamorphose pour redevenir sirène et pouvoir accompagner son amant mort pendant sa décomposition dans le mer. Malheureusement le retour complet est impossible :

Je te retransformerai [...], mais je ne peux pas te sauver du temps ni de la mort. Le temps est invincible parce qu'il se détruit lui-même à chaque instant ; celui qui s'y est soumis ne peut plus lui échapper. Tu redeviendras ce que tu étais, tu retourneras à Théra : ce n'est pas moi qui te l'accorde mais l'héroïsme de ton amour. Accepte ce que tu y trouveras.¹²

¹¹ “ La razón que le ofrece para quedarse en Psyra es la de retirarse del mundo volviendo a sus orígenes, a fin de acabar su vida donde la comenzó. ” *Ibid.*, p. 703.

¹² “ Te transformaré otra vez en ella, [le dice la diosa] pero no puedo salvarte del tiempo ni de la muerte. El tiempo es invincible porque él mismo se destruye a cada instante; no puede escapársele quien se prendió en él. Volverás a tu ser y volverás

Le roman se termine avec la transformation de *Glauca* en vieille sirène – d'où le titre – qui disparaîtra dans une explosion volcanique sous-marine, mort acceptée avec sérénité au fond de son domaine aquatique retrouvé. Nous n'insisterons pas davantage sur l'intrigue de ce roman parce que ce n'est pas le propos de notre étude, mais en nous attachant plus précisément au personnage de cette sirène voyageuse, en la dégageant en partie des multiples péripéties d'une vie aventureuse, et en la considérant avec toute l'attention qu'elle mérite, nous retrouvons en elle les traits fondamentaux de l'émigré ou de l'exilé dont la pensée est souvent tendue vers un hypothétique "retour au pays" et qui, lorsqu'il peut enfin réaliser ce rêve, se rend compte que le temps a passé et que c'est le plus souvent pour y mourir, pour reposer définitivement dans la terre de ses ancêtres, dans une sérénité finalement retrouvée.

D'après Pierre Brunel, le choix d'un titre n'est jamais anodin parce qu'il révèle le pouvoir d'irradiation des mythes. "Une telle irradiation est difficile à nier quand le mythe est mis en valeur par l'auteur lui-même. Le titre est mieux qu'un signal ; il est un signe sous lequel le livre ou le texte est placé."¹³ Or, dans le cas qui nous occupe, la sirène est nommée dans chacun des titres, et c'est à elle que le lecteur s'attache en premier lieu. C'est pourquoi il nous a semblé nécessaire d'éclairer sa figure, si particulière et originale dans les trois récits étudiés ici, et de montrer combien elle pouvait être en prise avec notre époque contemporaine. Pour Mircea Eliade, une fois le mythe bien ancré dans la mémoire collective, il servira à son tour de métatexte à d'autres récits qui en utiliseront les myèmes d'une façon ou d'une autre pour élaborer une fiction singulière. Et en effet, Benedetti et Mujica Láinez utilisent leur sirène voyageuse de façon personnelle pour la relier à la prise de conscience actuelle des problèmes liés aux déplacements de population: illusions déçues, difficultés d'intégration et profonde nostalgie. Même celle de Sampedro n'échappe pas à ces

a Thera; no soy yo quien te lo concede, sino el heroísmo de tu amor. Acepta lo que allí encuentres." *Ibid.*, p. 707.

¹³ Pierre Brunel, *Mythocritique. Théorie et parcours* (Paris : Presses universitaires de France, 1992), p. 82.

phénomènes malgré l'accomplissement d'un destin hors-pair, digne de son caractère exceptionnel. Ne peut-on finalement pas y voir l'image de l'Humanité elle-même, de tout temps écartelée entre nomadisme et sédentarité, perpétuellement tiraillée entre la nostalgie d'un passé idéalisé, la nécessité d'assumer un présent décevant et l'espoir d'un avenir meilleur ?